

XYZ. La revue de la nouvelle

La lingerie

Julie Stanton



Numéro 6, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stanton, J. (1986). La lingerie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 61–70.

Julie Stanton

La lingerie

Grand-maman viendra-t-elle chercher ses boîtes de boutons, cet après-midi? Ses boutons de toutes les couleurs, des ronds et des carrés, des en argent et des en cuivre, et ceux si doux pareils à des morceaux de ciel nacré. Des milliers de boutons dans des dizaines de boîtes de chocolat *Lowneys*, sagement alignées sur la tablette. Juste en dessous de celle où il y a des draps immaculés, des torchons à rayures et ces tabliers à bavette, encore tout raides du dernier empesage, que la petite fille aime tellement porter quand elle joue à la mère. En haut, c'est moins joli. De lourdes couvertures grises bordées de noir, des coupons de tissus pour des habits d'hommes et deux malles de voyageur de commerce dont les poignées sont cassées. Mais, partout dans la lingerie, cette bonne odeur de gingembre et de cannelle, à cause de tous ces bâtons d'épices qui dorment dans les malles juste assez éventrées pour laisser passer le parfum. Est-ce l'oncle Fabien ou l'oncle Damien qui les a rapportés, ces bâtons, d'un quelconque voyage dans les Europes? Lequel d'entre eux lui a raconté des pays aux fleurs bizarres, où des femmes voilées posaient sur vous des yeux de mousseline sans que vous puissiez deviner la couleur du regard? Non, vraiment, elle n'arrive pas à se souvenir et, de toute façon, ça n'a pas tellement d'importance. Elle ne va pas perdre son temps à se creuser la tête alors que, justement, ce temps dans la lingerie, son cher domaine, est si précieux. Elle n'a que quelques heures encore pour bénéficier de la clarté qui entre à profusion par le puits de lumière étrangement pratiqué dans ce placard aussi vaste que la chambre d'invité, là au bout

du couloir. Elle n'a que quelques heures avant que maman et grand-maman ne se mettent à la chercher. Elle les entend déjà: «Tu ne vas pas passer toutes tes vacances à lire! Une si belle journée, faut aller jouer dehors. C'est pas bon de rester enfermée toute seule avec tes livres. Au moins, garde-les pour les jours de pluie!...» Et, tante Odette qui viendra vérifier si sa «nièce» (ça, elle y tient; «ma nièce» par-ci, par-là, surtout devant ses amies!) n'a pas pris de nouveau son *Cyrano de Bergerac*. Oh, celle-là, quand elle se met à crier après maman: «Colette, ta fille est encore venue chercher mon livre en cachette! Occupe-toi donc d'elle. Tu vois pas qu'elle lit des choses bien trop sérieuses pour son âge.» Non, mais vraiment, pour qui elle se prend, Odette, avec ses quinze ans à peine?

Ange-Aimée pousse un gros soupir. Elle retape les oreillers sous sa tête, dépose son livre sur son ventre et se met à regarder le ciel, là-haut derrière ce pan de vitre qui est beaucoup plus clair depuis le grand-ménage du printemps. Il y a tout plein de petits nuages aujourd'hui. Se pourrait-il, qu'un jour, Ange-Aimée soit assise sur un nuage à regarder une petite fille qui lit dans une lingerie? Une petite fille qui aime surtout la pluie, quand il fait froid dehors et si chaud, si bon ici et qu'on ne vous force pas à sortir. Re-soupir! Ange-Aimée pense aux voisines d'à côté qui, par ce beau temps, doivent sûrement rouler à bicyclette sur les trottoirs. Elle n'aime pas se mêler à elles. Personne de ces filles, qui se mettent déjà du rouge à lèvres, ne comprend qu'Ange-Aimée aime encore bercer de gros poupons de caoutchouc aux yeux de porcelaine, les vêtir de dentelles et de rubans bleus. Elles ne veulent pas, non plus, découper des poupées de cartons, imaginer que les poupées sont vivantes et qu'elles aiment les petites filles. Non, aucune d'elles n'a encore trouvé le chemin de son coeur, comme Françoise, comme Dédée à Saint-Nazaire.

Maman n'a pas l'air de se rendre compte qu'ici, à Montréal, Ange-Aimée n'est plus tout à fait Ange-Aimée, cette merveilleuse conteuse que ses copines du village aiment tant. À cause des histoires, des scénarios qu'elle invente, où elles règnent toutes sur les grandes personnes et vivent dans des châteaux de verre. Pour les enfants de la rue Cherrier qu'elle ne voit que quelques

semaines durant les vacances, quelques jours aux Fêtes, Ange-Aimée n'est qu'une «grosse toutoune» trop gauche et trop lente pour leurs jeux où il faut courir vite, vite, sauter toujours plus haut et, surtout, savoir retomber sur ses pieds avec beaucoup d'élégance. Toujours des concours pour décider qui est la meilleure, qui est la plus belle.

La plus belle! La petite fille est triste tout à coup. Pourquoi est-elle si grosse? L'année dernière encore, elle était comme tout le monde. Pourquoi ses treize ans lui ont-ils apporté ce cadeau empoisonné? Des foufounes qui débordent de partout, qui lui font baisser la tête de gêne, lorsque le moment, le terrible moment arrive d'entrer dans la salle de gymnastique, affublée de ces ridicules culottes bouffantes... des cuisses qui frottent constamment l'une sur l'autre et deviennent toutes irritées quand c'est l'été et qu'il fait si chaud, même sous la robe de voile mauve à petits pois, sa préférée... et puis, son ventre trop rond sous les plis du costume de couvent. Certainement pensée par une échalotte, cette vilaine tunique! Quelqu'une qui a voulu punir les gourmandes en dessinant un costume plissé de partout et qui ne va bien qu'aux grandes efflanquées, comme Céline Bédard!

Plus de petits nuages maintenant au-dessus d'elle. Seulement un coin de ciel tout bleu qu'on pourrait, c'est certain, atteindre de la main en grimpant sur la dernière étagère où sont empilés les vieux numéros de *Radio-Monde*. Le cœur d'Ange-Aimée est pareil à une nacelle qui a juste envie de s'envoler. Quand elle marche au village, sur les derniers trottoirs de bois qui bordent le ruisseau et la voie ferrée, alors que l'air sent le lilas et qu'il y a des pissenlits et des marguerites partout dans les champs, quand elle s'assoit sous son chêne, où personne ne peut la voir, et que les écureuils s'approchent si près de la petite fille, qu'elle peut presque toucher du doigt leur minuscule poitrine qui monte et qui descend à toute allure, c'est avec une telle griserie qu'Ange-Aimée ressent l'immensité, la légèreté de son âme. Pourquoi son corps ne suit-il pas? Pourquoi, à part Françoise et Dédée, personne ne semble s'apercevoir qu'Ange-Aimée Therrien pourrait s'envoler, si seulement son corps ressemblait un tout petit peu plus à son vrai moi?

«Oui, pourquoi suis-je devenue subitement si grosse?», se demande Ange-Aimée, les yeux toujours fixés sur son coin de ciel, tandis que, derrière la cloison qui sépare la lingerie de la cuisine, lui parviennent les bruits familiers d'armoires que l'on ouvre et de vaisselle manipulée, les rires de tante Lucette et puis, tout à coup, la voix aiguë d'Odette. «Oh, celle-là!», se dit encore une fois Ange-Aimée en se bouchant les oreilles. Et ce n'est plus la voix aiguë qu'elle entend mais celle, uniforme, du docteur Lauzon, chez qui maman l'a amenée, en lui promettant presque des miracles. «C'est fréquent, à cet âge», a dit le médecin lui-même très gros en remettant à maman une liste d'aliments défendus. Toutes les choses qu'elle aime évidemment! Mais, comme pour le médecin, le miracle ne s'est pas produit. Oh, elle a bien essayé le jus de tomates et les biscuits soda à l'heure de la collation, le *postum* et les biscuits secs à l'heure du coucher, mais ce bel effort n'a duré qu'un temps. Est-ce à l'anniversaire de l'oncle Gatien ou de l'oncle Julien qu'ils sont venus à Montréal et que grand-papa a amené toute sa famille manger chez *Macy's*. Encore une fois, elle ne s'en souvient plus. En tout cas, ce dont Ange-Aimée se rappelle, c'est qu'il y avait des petits pains chauds sur lesquels elle s'est jetée comme une éternelle affamée. Puis, profitant du fait qu'elle était assise entre l'oncle Fabien, qui est toujours dans ses rêves d'artiste («le tartiste», qu'il l'a baptisé, l'oncle Gatien...), et la plus fine des soeurs de maman, tante Mariette qui lui passe tous ses caprices, elle a fait de même avec les pommes de terre fondantes et leur nappe de beurre persillé, le gâteau étagé à la vanille et aux fraises et surtout, surtout le fudge aux noix. Ange-Aimée a connu son Waterloo! Les jours qui ont suivi, tout a craqué, tout a recommencé: les beurrées de mélasse et les biscuits au chocolat, les sucettes au beurre et les bonbons clairs qu'elle fourre dans toutes ses poches afin de les ressortir au moment de plonger dans son Jules Verne. Car, Ange-Aimée ne connaît pas de plaisir plus exquis que celui, jumelé, de la lecture et des bonbons!

Et ce qui a craqué tantôt, quand elle s'est étirée pour regarder ce qu'il y avait dans cette boîte de cigares, nouvellement arrivée sur la tablette des boutons, ce sont les coutures de son pantalon que maman, toute contente, avait rapetissé «de près d'un pouce,

Ange-Aimée! Tu vois, ma chouette, ça vaut la peine de te priver un peu...» Un peu! On voit bien que maman, elle, n'a pas à se priver! Elle peut manger tous les desserts de grand-maman, piger allégrement dans les éternelles boîtes *Lowneys* que l'oncle Julien (mais, c'est pas plutôt l'oncle Martin?) achète aussi régulièrement qu'on achète du pain, maman ne prend jamais une livre en trop. Même qu'elle porte encore ce costume rouge et blanc qu'Ange-Aimée aime tant et que papa lui a offert il y a deux ans et demi. Si Ange-Aimée n'arrive pas toujours à bien se rappeler lequel de ses nombreux oncles, ni qui de toutes ses tantes, a dit ou fait telle ou telle chose, elle se souvient de chacun des vêtements de maman. Surtout ceux contre lesquels elle a pleuré. Leur odeur de muguet. Et celle, si particulière, de la robe de chambre.

L'odeur de maman! Comme celle de la serviette de bain dont Ange-Aimée se sert parfois en cachette, quand bien même maman a défendu qu'on utilise ses choses «personnelles», qu'elle a dit. Papa a eu beau installer des crochets pour qu'elle, Ange-Aimée, et sa soeur aient bien leur place dans la grande salle de bain, où l'on vient de poser cette si jolie tuile fleurie à la place du prélat racorni, Ange-Aimée a toujours envie d'enfourer son visage dans la grande serviette pendue à l'arrière de la porte aux vitres biseautées... Oui, c'est bien cela, deux ans et demi et le costume venait de chez *Morgan*. Ils avaient fêté le retour de guerre de l'oncle Cyrien. Ange-Aimée n'était pas grosse alors. À peine rondelette. On les avait trouvées bien mignonnes, sa soeur et elle, dans leur robe de velours grenat qui gonflait sur un jupon blanc taillé spécialement par maman pour la circonstance. Des jupons qui gonflent, elle n'en met plus maintenant, plus jamais. Et elle veut qu'on ne lui achète que du bleu, toutes les sortes de bleu et pas d'autre couleur. Tant pis pour Marie-Ange qui, elle, veut du jaune! Tant pis aussi pour papa qui aime voir ses jumelles toujours habillées pareilles! Tant pis pour tout le monde!

Sur la grosse valise de pensionnaire qui lui sert ici de sofa (des fois, elle se dit que la valise est une chaloupe, des fois, un tapis volant), Ange-Aimée a posé le vieil édredon de tante Muguette, de façon à ne plus sentir sous elle les larges bretelles dorées de la valise. Elle a pris bien soin cependant d'enlever ses

sandales. Ange-Aimée raffole de cet édredon que tante Muguette n'a jamais voulu donner. «Gardez-le maman, quand je reviendrai dormir à la maison...» Ça fait bien longtemps qu'elle n'est pas revenue, la fille aînée de grand-maman. C'est si loin l'Afrique? Est-ce que les Soeurs Blanches ont des édredons, là-bas? Mon Dieu, qu'elle est bête! Il fait si chaud en Afrique, sûrement que tante Muguette dort juste avec un grand jupon blanc, dans un lit entouré de rideaux vaporeux. C'est pour les moustiques. Ange-Aimée le sait, parce qu'elle l'a vu au cinéma Snowdon, pendant la Semaine Sainte, quand Odette a été particulièrement gentille et qu'elle s'est occupée un peu plus des jumelles que maman lui avait demandé de garder, pour accompagner papa à Toronto. L'histoire se passait dans le désert. Il y avait un père missionnaire qui vivait toutes sortes de choses difficiles avant d'arriver au village, pour convertir les païens qui l'attendaient assis devant leur tente. Le Père de Foucault, qu'il s'appelait, «un Mystique», qu'elle a dit Odette, en reprenant ses grands airs devant les filles de Villa-Maria, assises dans la rangée voisine. «Un Mystique et un Solitaire», avait précisé ce garçon avec une petite moustache et qui avait fait rougir Odette. «Ah, c'est toi, Bernard», qu'elle avait dit bien fort en mouillant ses lèvres, un oeil sur la rangée des filles qui s'étaient retournées d'un bloc. Puis, toute douce-reuse, elle avait demandé, en parlant très bas cette fois, si Ange-Aimée et Marie-Ange ne voulaient pas aller faire pipi mais, elle était devenue encore toute rouge quand Marie-Ange avait crié par-dessus la tête de sa soeur qu'elle avait plutôt envie numéro deux! Alors, en pinçant les lèvres, elle leur avait dit de courir à la chambre de toilette, puis d'aller acheter des *smarties*. Avec tout ça, elles avaient failli rater le début de la deuxième partie, celle où le Père est finalement mangé par les fourmis parce que les païens, ils n'ont pas aimé se faire baptiser avec de l'eau sur la tête, à travers toutes leurs belles décorations de peinture et de coquillages, leurs turbans.

L'édredon est délavé et quelques-unes de ses fleurs piquées ont perdu leurs pétales de fil de soie. Mais, ça ne fait rien, il est si confortable! En s'y reprenant par deux fois, Ange-Aimée est arrivée à la plier en quatre, cette douceur rose pâle que grand-

maman a décidé de laisser sur les tablettes, sous prétexte que, pour elle, tous ces frisons de satin fragile sont maintenant trop compliqués à nettoyer. Grand-maman, elle commence à être fatiguée et puis ses mains sont pleines d'eczéma. Ange-Aimée se rappelle d'avoir entendu maman lui conseiller les nouveaux tissus «synthétiques», qu'elle a dit. Mais, c'est vrai, cela? C'est parce que l'édredon est trop compliqué à nettoyer, que grand-maman ne veut pas le sortir de l'armoire? Ange-Aimée l'a pourtant vue laver souvent les crinolines, les blouses de dentelle d'Odette, «un vrai bébé gâté!». C'est l'oncle Gatien qui dit ça en parlant d'Odette. Mais, lui (le célibataire endurci, comme ils l'appellent), il ne se prive pas pour faire repasser ses précieuses chemises de flanelle par grand-maman! «Est-ce que les autres comptables de Powers and Powers sont toujours tirés à quatre épingles, comme toi?», lui a demandé tante Pierrette, l'autre jour. Ange-Aimée pense que l'oncle Gatien a été bien content que l'oncle Chrétien arrive à ce moment-là, au moment «stratégique», qu'elle a dit tante Pierrette en riant dans ses mains, pendant que l'oncle Gatien regardait par la fenêtre. La conversation a changé, on s'est mis à parler voyages, parce que l'oncle Chrétien, il est marin. Oui, c'est vraiment bizarre. Grand-maman, elle lave les blouses d'Odette, entretient toutes les chemises de l'oncle Gatien, puis les costumes de grand-papa Bastien («mon vieux», qu'elle dit en le regardant, les yeux brillants sous ses petites lunettes rondes), même qu'elle ne refuse jamais quand son marin de fils lui refile sa poche de lavage, après l'avoir embrassée partout dans le cou, ou que tante Suzette lui demande d'empeser ses uniformes de garde-malades «surtout les coiffes, maman», qu'elle dit. Pourquoi, qu'elle ne veut pas, grand-maman, s'en servir de l'édredon de tante Muguette? S'en servir pour elle toute seule, en se rappelant les yeux si doux de Muguette?

En tout cas, Ange-Aimée a la permission d'utiliser l'édredon, à condition expresse de ne pas le traîner partout dans la maison. «Je peux, dans la lingerie?» — «Toi et ta lingerie! Oui, oui, tu peux mais fais-lui bien attention. Il faut que Muguette le retrouve comme elle l'a laissé. Pas un frison en moins!», a dit tante Mariette qui, depuis longtemps, a convaincu maman et grand-maman de «laisser jouer la petite dans la lingerie. Faut la

comprendre, qu'elle a dit. Cette enfant est une Solitaire!»

Ange-Aimée se gonfle la poitrine. Une Solitaire, S majuscule! Voici que son coeur se met à devenir encore léger, léger. C'est comme si toute la mer, qu'elle a vue sur les photos de l'oncle Chrétien, tout le sable du désert, comme si toute la neige qu'elle regarde tomber des heures durant, à l'intérieur de la boule de verre de tante Mariette où il y a une petite église et des sapins sous un ciel étoilé, comme si toute la mer, le sable, la neige lui couraient sur la peau. Si elle est une Solitaire, S majuscule, elle est peut-être aussi une Mystique? Et les Mystiques, qu'elle a lu dans le dictionnaire avec Françoise et Dédée, ce jour du mois de novembre où elles ont décidé de devenir des soeurs cloîtrées, les Mystiques ont des ailes. Et ça n'a pas d'importance si les Mystiques sont gros ou pas, l'important c'est le coeur. Et la mer, le sable, la neige sur leur peau qui frémit «dans l'extase», qu'elle a dit Dédée qui a fait toute une liste des mots des Mystiques. Dédée, elle est chanceuse, parce qu'elle a deux frères qui sont au Séminaire à Québec. Et quand Gilles et Roger Tanguay reviennent à Saint-Nazaire, ils ont toujours tout plein de livres qui parlent des Saints. Dédée les emprunte pour copier tous les mots qu'elle pense qui sont ceux des Mystiques. Après Gilles corrige la liste. Comme ça, elles sont bien certaines que les mots n'appartiennent pas à n'importe qui. Ah, comme elle s'ennuie aujourd'hui des jours de pluie passés avec Françoise et Dédée, dans la salle à manger des Tanguay où il y a une si grande table, vu qu'ils sont neuf enfants.

Oui, elle est bien chanceuse, Dédée, d'avoir tous ces frères, puis aussi deux-bébés-filles. Mais, Dédée, elle pense que monsieur et madame Tanguay l'ont adoptée et, qu'un jour, elle va retrouver ses vrais parents qui vont être très riches, comme dans le film de *Sans Famille*. «T'es-tu folle, qu'elle lui a dit, Françoise! Y en a six autres avant toi!» — «Oui, mais ma mère, elle voulait une fille. Puis, à qui je ressemble, hein? Je ressemble à personne!» C'est vrai, qu'elle a l'air d'une petite princesse, Dédée. Sa peau est tellement douce. Quand Ange-Aimée a la permission de l'inviter à coucher à la maison et qu'elles chuchotent très tard, collées l'une contre l'autre au fond de son lit, elles se donnent des bécots

partout sur les joues... Ange-Aimée ferme les yeux pour mieux se rappeler la douceur de la peau de Dédée. Puis là, c'est certain, elle devient très «Mystique», parce que son cœur bat tellement vite, que la tête lui tourne un peu.

Qu'est-ce qu'elle a, aujourd'hui, Ange-Aimée à se sentir si *marshmallow*? Elle a à peine lu son dernier Berthe Bernages, à peine suivi Élisabeth qui est rendue amoureuse dans le cinquième livre, elle n'arrive pas à se «concentrer», comme elle dit mère Saint-Philippe. C'est peut-être parce qu'elle a faim. Ange-Aimée sort trois ou quatre chocolats au nougat, qu'elle a adroitement subtilisés à travers les étages de la dernière boîte de *Lowneys* de l'oncle Julien (mais c'est pas plutôt celle de l'oncle Martin?), défait tranquillement leur papillotte plissée, se les met, un par un, sous la langue, là où toute la saveur de vanille et de caramel se confond avec son propre état d'âme. Une espèce de tendre, aussi mou que le nougat, avec du vent sucré. Un goût de soleil et de larmes...

— «Quelqu'un a vu Ange-Aimée?»

— «Tu sais bien, Colette, que ta fille est toujours dans la lingerie. Puis, je suis encore certaine qu'elle a pris mon *Cyrano de Bergerac*!»

Soeur Marie ferme la dernière page du livre et abandonne *Cyrano de Bergerac* à ses états d'âme. Elle lève les yeux sur le lilas blanc qui doucement répand son odeur partout dans le jardin aux couleurs de début d'été. «Ce sera un beau mois de mai», dit-elle, son regard cette fois sur la mince forme allongée sur la chaise de parterre où, sous un édredon rose usé jusqu'à la corde, repose l'une des petites vieilles de l'hospice Notre-Dame-de-Foi. «Mademoiselle Therrien, vous dormez? Mademoiselle, m'entendez-vous?...»

Sur son gros nuage, Ange-Aimée Therrien regarde soeur Marie penchée sur sa dépouille. Elle sourit, toute légère, ô si légère au-dessus de la ville, ses beaux cheveux blancs qui flottent autour de son visage. Rue Cherrier, une petite fille qui rêve dans une lingerie croit voir passer un ange au-dessus du puits de lumière tandis que, dans le jardin de l'hospice, une odeur de caramel et de nougat se mêle à celle du lilas. Quelqu'un rit quelque part.

Julie Stanton est écrivaine professionnelle et journaliste-pigiste. Originnaire de Québec, elle habite Saint-Jean Port-Joli depuis trois ans. L'auteure prépare actuellement un roman intitulé *Marguerite Monier*. Depuis 1980, elle a publié successivement: *Je n'ai plus de cendre dans la bouche* (poésie, Pleine Lune); *Ma fille comme une amante* (roman, Leméac); «Lettres d'amour à ma fille» in *Célibataire pourquoi pas?* (essai, Serge Fleury); *la Nomade* (poésie, l'Hexagone) et *À vouloir vaincre l'absence* (poésie, l'Hexagone).